



Depuis quarante ans, Alain Baraton est le jardinier du parc de Versailles dont il s'efforce de préserver le charme et l'authenticité. Sa passion pour les plantes de tous types, venue tardivement, il la transmet aussi à travers la vingtaine de livres qu'il a publiés. Son plus récent, le *Dictionnaire amoureux des arbres*, rappelle leur importance pour la vie et la planète.

Alain BARATON

LE JARDINIER DE VERSAILLES EST AMOUREUX DES ARBRES

Propos recueillis par Michel PAQUOT

- Être jardinier en chef à Versailles, quelles responsabilités cela implique-t-il ?

- C'est être capable de respecter l'âme du domaine. Le jardin que j'ai reçu de mes prédécesseurs, il me faut le transmettre aux générations futures en veillant à ce qu'il ait toujours autant de charme et que l'administration n'y ait pas fait trop de dégâts. Je fais en sorte que, lorsque l'on s'y promène, en particulier dans les jardins du Grand Trianon, notre vue ne soit troublée par rien d'autre que par la floraison des arbres. Et ce n'est pas tous les jours facile.

« À quoi ressemblerait la planète sans arbres ? Contre le réchauffement climatique, la meilleure solution est d'en planter. »

- Quelle est votre latitude dans son aménagement ? Vous avez notamment apporté votre touche personnelle aux pelouses.

- Près du château, elles sont entretenues de façon très stricte. Mais dès que l'on s'avance vers le domaine de Marie-Antoinette, elles sont accessibles. J'aime les pelouses où l'on peut s'allonger

et voir les enfants cueillir des fleurs pour leurs parents, qui ont une autre utilité que décorative. De même, dans les parterres, j'ai mis des plantes volumineuses et odorantes. Chaque année, nous produisons plus d'un million cinq cent mille fleurs.

- Votre plus grande douleur, tout au long de ces années, a été la tempête de 1999 qui a abattu quelques arbres multiséculaires...

- Cette nuit-là, en regardant par la fenêtre, j'ai aperçu une église normalement invisible. J'en ai déduit que les arbres qui la cachaient n'étaient plus là. Les dégâts ont été considérables : dix-huit mille cinq cents arbres à terre et il faudra finalement en abattre quarante mille. Des dizaines de milliers d'autres ont été endommagés, quatre siècles de botanique réduits à néant. Or, suite à une première tempête, une partie du parc venait d'être restaurée. Pendant presque un siècle, Versailles n'a pas eu de crédit pour l'entretien de son parc, ce qui explique les dommages. Nous nous sommes heurtés à un problème d'argent, le végétal n'est pas la priorité de l'État qui n'a pas cette volonté, comme dans d'autres pays, de faire des jardins des lieux magnifiques. Des apports d'entreprises ou de particuliers ont permis au parc d'être restauré, mais il serait peut-être sage de prévoir des crédits pour son entretien.

- Pourquoi aimez-vous tant les arbres ?

- L'arbre, c'est la vie. Il est l'inventeur des panneaux solaires : il capte l'énergie, transforme une sève non élaborée en une sève assimilable. Il est éternel : le plus vieux au monde est âgé de neuf mille cinq cents ans. Il fourmille de renseignements sur le temps. Il est porteur de souvenirs. Il indique aussi en

quelle saison, par exemple, a été prise une photo. À quoi ressemblerait la planète sans arbres ? Contre le réchauffement climatique, la meilleure solution est d'en planter.

- Pourquoi, dès lors, n'est-il pas reconnu à sa juste valeur ?

- L'homme entretient avec lui une relation très particulière. Il a toujours été vénéré. Les Grecs en ont fait des dieux. C'est dans le chêne que le druide va cueillir le gui miraculeux. À son pied, on prend une quantité de décisions. Certains pays en ont fait leur symbole, comme le Liban et le Canada. Mais, curieusement, on l'exploite aussi. On s'extasie devant un arbre vieux de mille ans, mais on n'hésitera pas à le couper pour une autoroute, comme s'il s'agissait d'un vulgaire morceau de bois. L'homme aime l'arbre, le respecte, mais s'en débarrasse un peu trop facilement s'il le gêne.

- Enfant, chez votre grand-père, vous découvriez les beautés du jardin. Vous vouliez être jardinier ?

- Oh non, pas du tout. J'étais admiratif et de mon grand-père, et de son jardin, mais sans du tout imaginer en faire un métier. Tout petit, je voulais devenir garçon de cirque pour être au cirque tous les jours. Puis j'ai voulu être marin. Adolescent, je me suis passionné pour la photo, mais j'ai oublié d'en faire un métier. J'étais le cinquième d'une famille de sept enfants et, sans être un gamin en errance, malheureux ou paumé, j'étais dans le flou. Un peu benêt, limite naïf. Vers seize-dix-sept ans, je me souviens avoir regardé dans les petites annonces pour un logement, afin d'être loin de chez mes parents, alors que je ne gagnais pas ma vie.

- Vos parents se souciaient-ils de votre avenir ?

- Ils se demandaient ce qu'ils allaient faire de moi. C'était l'époque où on casait les enfants. Mon papa est né en 1912, moi en 1957, il y avait entre nous quarante-cinq ans de différence, ce qui est considérable. Il fallait qu'un enfant ne manque de rien, le reste était accessoire. Or, pour moi, le reste, c'était la liberté, la joie de vivre, que je n'avais pas. De même que la tendresse. J'adorais être malade parce que je restais alité tandis que maman s'asseyait sur le rebord du lit et posait sa main sur mon front. C'était un geste extraordinaire parce qu'enfin on s'occupait de moi et j'avais le sentiment d'être vraiment aimé. Même si je l'ai quand même été. Mais j'ai l'impression d'être passé après mes aînés et mes petites sœurs.

- Que faisaient vos parents ?

- Mon papa était agent payeur. Il allait de famille en famille payer les allocations familiales. Il partait le matin avec une sacoche bourrée d'argent et un pistolet. Il était élégant, roulait en 404, une cigarette au bec sur les photos. Un homme très agréable, cultivé, qui n'a jamais levé la main sur moi, contrairement à maman, mère au foyer avec sept enfants, qui a parfois usé du martinet sur mes fesses, à juste titre. Une famille nombreuse ordinaire des années 60.

- Une famille catholique aussi. La religion était importante ?

- Mon père était extrêmement croyant, il s'occupait de la comptabilité du curé et allait à la messe tous les dimanches. Enfants, on l'accompagnait, et puis j'ai fait la messe buissonnière, ce qui l'a beaucoup attristé. Maman restait à la maison pour préparer le déjeuner du midi en regardant la messe à la télévision. Elle a aujourd'hui nonante-six ans et je crois qu'elle le fait toujours. On vivait la religion comme une donnée normale. Mes parents étaient très pratiquants, mais pas du tout intégristes.

- Qu'en avez-vous gardé ?

- Je me considère comme catholique de tradition, mais je ne crois plus en Dieu. Une phrase de Brel me plaît beaucoup : « *Moi, si j'étais Dieu, j'aurais honte.* » Par contre, j'ai un paradoxe : je ne conçois pas que l'on puisse quitter la Terre sans passer par l'église.

- Pourquoi vous êtes-vous inscrit dans un lycée horticole ?

- Vers mes quinze-seize ans, au vu de mes résultats scolaires, puisqu'il fallait bien me donner un métier, mes parents en ont déduit que je pourrais devenir jardinier. C'était un choix de désespérance.

- Vous étiez dans quel état d'esprit ?

- Il y a un mot pour résumer parfaitement la situation : c'est "bof". J'avais tendance à être "bof" un peu partout. Ni oui ni non. Je n'étais pas enthousiaste et, pendant les trois ans que j'y ai passés, je ne l'ai pas été davantage. Ce que j'apprenais me plaisait moyennement et, surtout, je n'en voyais pas la finalité. Jamais je n'aurais pensé devenir jardinier. Moi qui n'avais jamais quitté la France, j'avais envie de bouger, de découvrir le monde. C'était l'après-Mai 68, une époque de liberté, et je voulais connaître la planète, rencontrer des gens, avoir un métier qui me distingue des autres. Et puis, j'avais des copains qui travaillaient dans des bureaux que je retrouvais le soir dans une pizzeria. Contrairement à eux, je devais me changer et mes ongles étaient sales, ce qui me culpabilisait. J'attribuais d'ailleurs au spectacle que j'offrais mes pitoyables résultats de drague.

- Vous habitez La Celle-Saint-Cloud, non loin de Versailles. Connaissez-vous le château et son parc ?

- Très peu. D'une visite faite en famille, je gardais un souvenir terrible. Dans le jardin et dans le château, tout n'est que violence. Les statues représentent des scènes terribles de la mythologie, dans la galerie des Glaces, des peintures montrent des gens piétinés, etc.

- Et, pourtant, c'est là que vous vous présentez l'été 1976...

- Je cherchais un job d'été pour me payer du matériel photo. En passant devant le parc, je découvre que l'on a besoin d'un caissier. J'entre dans le château et, suivant l'indication d'un garde, je me retrouve par hasard, je n'ai jamais compris comment, dans le bureau du conservateur, qui est très impressionnant. Je suis alors engagé aux caisses où, très vite, le jardinier en chef m'offre un emploi de stagiaire. J'hésite car je n'ai pas envie de tondre des pelouses tous les jours, pas plus que de porter la tenue du jardinier ou d'être le larbin des autres. Ce qui me fait accepter, c'est qu'il me propose aussi un logement. Quelques années plus tard, je suis nommé responsable des jardins de la Lanterne et, en 1981, un peu par provocation, je me présente au concours de jardinier en chef. Et je suis reçu.

- Le jardin d'alors n'est pas celui d'aujourd'hui...

- Il est très bien entretenu, possède des arbres absolument incroyables. Ce sont les tempêtes et les plans de régénération qui font qu'ils sont aujourd'hui plus modestes. À cette époque, on ne dispose pas des moyens techniques actuels, on met trois mois pour ramasser les feuilles, mais il y a une âme. J'ai, hélas, le sentiment qu'on n'est pas loin de la perdre parce que, sous couvert d'accueil touristique, on veut mettre des panneaux, des équipements de confort, des affiches pour annoncer tel ou tel spectacle, etc. J'aimais bien le côté un peu vieillot du jardin dans lequel il faisait bon se perdre, où on pouvait rêver. Et son entretien était beaucoup moins onéreux.

- Vous déplorez par exemple la « tristesse » du matériel.

- Dans le domaine du jardinage, il n'y a pratiquement eu aucune évolution entre l'époque romaine et le XIX^e siècle. Mais, à partir des années 1950, on l'a mécanisé à outrance. Les tondeuses à moteur et les motoculteurs, c'est bien, cela permet d'éviter des efforts trop importants, mais il ne faut pas trop en abuser. Un parc est un lieu de rêverie, sans être abruti par un bruit de machines. Et c'est pour gagner du temps sur quoi ? À quoi cela sert-il de produire des tomates avec du plastique de protection contre le gel, alors qu'il suffirait d'attendre quinze jours pour que la plante pousse naturellement ? Ou de planter des gros arbres lorsque l'on sait qu'un arbre de cinq ans aura, au bout de deux ans, la même taille que celui qui en a dix ? Il y a eu beaucoup d'abus dans l'abattage des arbres, la tronçonneuse peut causer des dégâts. Une aubépine plantée sous Louis XV a ainsi failli être abattue par erreur.

- Et quel est l'impact du tourisme ?

- Il a toujours été important, mais il s'est mondialisé. Dans les années 70-80, j'ai le sentiment que les gens prenaient davantage leur temps. Aujourd'hui, ils montent dans un petit train pour aller d'un point à un autre. Je trouve aussi triste d'en voir se promener dans le château avec des écouteurs qui les coupent du bruit de la foule. Sans parler des selfies, qui m'affligent totalement. Mais les touristes restent très respectueux des lieux, ils causent rarement des problèmes.

- Les samedis et dimanches matin, vous donnez aussi vos conseils aux auditeurs de France Inter.

- J'y suis entré en 2003 grâce à Jean-Pierre Coffe, que je regrette profondément. Je crois avoir contribué au changement de l'image négative du jardinier dont j'ai tellement souffert. Aujourd'hui, il a l'apparence d'un monde agréable, moderne, pas du tout arriéré. J'aime l'idée de communiquer. Porter la bonne parole végétale à des centaines de milliers de personnes ne peut que me faire plaisir. J'essaie de faire partager ma passion, de donner des conseils pour l'environnement et de peser pour que, demain, le monde soit meilleur. ■

« J'aime l'idée de communiquer. J'essaie de faire partager ma passion, de donner des conseils pour l'environnement et de peser pour que, demain, le monde soit meilleur. »



Alain BARATON, *Dictionnaire amoureux des arbres*, Paris, Plon, 2021. Prix = 25€. Via L'appel - 5% = 23,75€.

Alain BARATON, *Le jardinier de Versailles*, Paris, Grasset, 2006. Version poche prix = 8,80€. Via L'appel - 5% = 8,36€.